

Les modalités de l'engagement dans le nationalisme azerbaïdjanais en Iran : de la tutelle soviétique à l'autonomisation progressive

*Nationalist mobilizations in Iranian Azerbaijan: From Soviet tutelage to
progressive autonomization*

Gilles Riaux



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/1443>
ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Boccard

Édition imprimée

Date de publication : 12 décembre 2011
Pagination : 235-260
ISBN : 978-2-84743-041-7
ISSN : 1270-9247

Référence électronique

Gilles Riaux, « Les modalités de l'engagement dans le nationalisme azerbaïdjanais en Iran : de la tutelle soviétique à l'autonomisation progressive », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 19-20 | 2011, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/1443>

Les modalités de l'engagement dans le nationalisme azerbaïdjanais en Iran : de la tutelle soviétique à l'autonomisation progressive

Gilles RIAUX

L'Iran est l'héritier d'un empire multiethnique à l'histoire pluri-millénaire, où les persanophones de naissance représentent moins de la moitié de la population. Suite aux progrès de la scolarisation dans la deuxième partie du XX^e siècle, la langue persane s'est diffusée dans la population et le bilinguisme constitue aujourd'hui une des caractéristiques de l'Iran contemporain. Le dynamisme du persan par rapport aux autres langues parlées en Iran, s'il atteste d'une plus grande intégration nationale, transforme les interactions que les membres des groupes minoritaires entretiennent avec le reste de la société. Dans ces conditions, il convient de s'intéresser aux turcophones qui forment le second groupe linguistique du pays.

À l'intérieur de ce groupe, les locuteurs du turc azéri sont les plus nombreux : ils représentent près d'un quart de la population iranienne, qui atteint 72 millions d'habitants en 2008¹. Ces turcophones vivent principalement dans le nord-ouest de l'Iran, dans la grande province historique d'Azerbaïdjan. Aujourd'hui divisée en plusieurs circonscriptions administratives², elle est située à la frontière des républiques de

Gilles Riaux est chargé d'études à l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire et chercheur associé au laboratoire du CNRS Mondes iranien et indien (UMR 7528).

Il a notamment publié :

– « Être jeune militant nationaliste azéri en Iran », CEMOTI n° 38, 2004, pp. 205-233 ;

– « *The Formative Years of Azerbaijani Nationalism in Post Revolutionary Iran* », *Central Asian Survey* vol. 27 n° 1, 2008, pp. 45-58.

Sa thèse, soutenue en 2008, est consacrée à la construction identitaire et aux mobilisations ethniques en Azerbaïdjan iranien. Contact : riauxgilles@yahoo.fr

¹ Les données sur les statistiques ethniques sont issues d'une enquête menée en 2002 par le Centre de statistique d'Iran et l'équipe CNRS Monde iranien. Elle constitue le plus important travail de récolte de données effectuées sur les groupes ethno-linguistiques à l'échelle nationale (Centre statistique d'Iran, Monde iranien, *Enquête sur les caractéristiques socio-économiques des ménages iraniens*, 2002, Tableau 2, <http://www.ivry.cnrs.fr/iran/Archives/archiveRecherche/statistique/Tableaux-pdf/Tab02.pdf>).

² Au cours du XX^e siècle, la province d'Azerbaïdjan a été divisée en plusieurs *ostan* (circonscription administrative plus ou moins équivalente du département) : Azerbaïdjan occidental, Azerbaïdjan oriental, Ardebil, Zanjān, ainsi qu'une partie de la province de Qazvin.

Turquie, d'Azerbaïdjan et d'Arménie. À la suite d'importantes migrations, les turcophones se sont installés dans tout le pays et plus spécialement à Téhéran, où ils représenteraient un tiers de la population. Ils sont chiites, confession majoritaire en Iran, devenue religion d'État depuis la fondation de la république islamique en 1979. Bien qu'ils soient souvent appelés *Azéris* par les orientalistes, on préférera ici les désigner comme *Turcs*, terme plus communément employé en Iran³. Reconnus pour leur bonne intégration dans la société iranienne, ils ont compté plusieurs des principaux promoteurs du nationalisme iranien ou des dirigeants de la république islamique dans leurs rangs.

Pourtant, certains turcophones de la province d'Azerbaïdjan ont pu remettre en cause le système de hiérarchisation ethnique iranien et, à travers celui-ci, le système politique du pays. Cette remise en cause a pris la forme d'un engagement dans le nationalisme azerbaïdjanais. Ce dernier peut être envisagé comme une idéologie et un mouvement politique (Jaffrelot 2006) d'opposition à la domination des champs intellectuel et politique par le nationalisme iranien. Pour étudier le nationalisme azerbaïdjanais, les outils théoriques de la sociologie des mouvements sociaux permettent de se départir d'une approche fondée sur le degré d'intégration dans la société, pour privilégier une approche fondée sur la mobilisation de ressources. Elle permet de rendre compte du rôle décisif que jouent les "entrepreneurs de cause", issus des classes moyennes éduquées, dans la construction idéologique de l'"azerbaïdjanité" (Riaux 2008).

Reste posée la question des relations du nationalisme azerbaïdjanais avec l'extérieur et, en particulier, celle de l'influence de la république d'Azerbaïdjan sur la situation dans le nord-ouest de l'Iran. Le débordement des frontières étatiques résulte souvent d'acteurs marginaux dont les multiples pratiques circulatoires tissent la trame d'un espace régional au Moyen-Orient (Bozarslan 1997). La dimension transfrontalière de nombreux groupes ethniques explique ainsi la dimension régionale des conflits au Moyen-Orient, dimension à laquelle sont attentives les grandes puissances (Binder 1999). Ainsi l'Union soviétique n'a pas hésité à jouer la carte des minorités pour promouvoir ses intérêts stratégiques dans la région (Ter Minassian 1997). Tous ces éléments soulèvent la question de l'articulation entre le cadre étatique et le cadre régional pour penser les recompositions des propriétés structurelles des collectivités sociales, dans le sens de Giddens (2005, pp. 65-77). En s'intéressant à celles-ci, il est possible d'analyser les modalités de l'engagement dans le nationalisme azerbaïdjanais pour rendre compte d'une progressive autonomisation des

³ Le qualificatif *azéri* possède une connotation politique depuis le travail effectué sur la langue ancienne de l'Azerbaïdjan par l'intellectuel nationaliste iranien, Ahmad Kasravi (1993). En rattachant la langue ancienne de l'Azerbaïdjan, l'*azéri*, aux langues iraniennes, cet auteur veut affirmer l'iranité et récuser la turcité des turcophones de l'Azerbaïdjan iranien.

acteurs locaux par rapport à la tutelle soviétique. Ainsi, on met en évidence le rôle des acteurs sociaux disposant d'un important capital culturel dans le processus de construction d'une nation azerbaïdjanaise en Iran. Ce rôle est facilité par le soutien proposé par les institutions soviétiques de la RSS d'Azerbaïdjan. Ce soutien s'avère de moins en moins décisif avec l'émergence d'une nouvelle génération d'"entrepreneurs de cause", qui deviennent actifs sous la république islamique.

Avant de procéder à cette étude, il convient de faire un bref rappel historique sur les relations entre l'Iran et la Russie, et l'enjeu qu'a représenté l'Azerbaïdjan. Le territoire actuel de la république d'Azerbaïdjan a longtemps fait partie de l'Iran, jusqu'à ce que le Tsar Alexandre I^{er} ne s'empare du Caucase au début du XIX^e siècle. Téhéran n'avait alors pas les moyens de s'opposer aux troupes russes. Les traités de *Golestān* et *Torkmančāy*, respectivement signés en 1813 et 1828, entérinent la défaite de la Perse, qui cède à la Russie ses territoires situés au nord de la rivière Araxe⁴. Malgré les traités, Saint-Pétersbourg continue d'exercer une pression considérable sur la Perse, obligeant l'Angleterre à soutenir Téhéran. Une fois la frontière fixée, les échanges entre la Perse et ses provinces perdues de Transcaucasie ne s'arrêtent pas, d'autant que le formidable développement de Bakou, dû à l'exploitation pétrolière, attire de nombreux Iraniens à la fin du XIX^e siècle⁵. Ces flux intenses de population permettent de faire circuler des idées politiques nouvelles entre l'Iran et le Caucase, qu'elles soient socialistes (Chaqueri 2001) ou nationalistes (Bennigsen ; Lemerrier-Quelquejay 1964).

La création de l'URSS ne constitue pas une véritable rupture⁶ : Moscou conserve ses ambitions sur la Perse et les idées continuent de circuler. Mais entre-temps, pendant la guerre civile russe, la Transcaucasie a gagné une indépendance, certes éphémère, et a vu la création de trois républiques indépendantes. La proclamation de la république démocratique d'Azerbaïdjan, le 28 mai 1918, entérine l'existence légale d'un second Azerbaïdjan. Après cette intégration dans le giron soviétique, le dédoublement du concept géographique d'Azerbaïdjan est exploité par Moscou. En effet, l'URSS avance ses pions en Iran au nom d'une hypothétique communauté entre les deux Azerbaïdjan. Celle-ci deviendra le motif revendiqué par Moscou pour intervenir dans le nord-ouest de l'Iran et développer le nationalisme azerbaïdjanais conformément à l'approche soviétique des nationalités.

⁴ Pour préserver l'unité dans la translittération, l'écriture en langue persane est privilégiée.

⁵ 312 000 visas ont été délivrés par le consulat de Russie à Tabriz entre 1891 et 1904, auxquels doivent être ajoutés les migrants illégaux (Swietochowski 1995, p. 21).

⁶ Même si les relations sont plus limitées entre les deux pays, suite à la fermeture des frontières et à la mise en place de politiques d'indépendance économique.

Le nationalisme azerbaïdjanais sous la tutelle soviétique

Pendant la Seconde Guerre mondiale, l'URSS est massivement présente en Iran, et plus spécialement en Azerbaïdjan iranien, où elle déploie, par l'intermédiaire de la RSS d'Azerbaïdjan, une intense propagande. Celle-ci consiste à développer la conception soviétique des nationalités par l'intermédiaire de thématiques à peine acculturées, empruntées à la RSS d'Azerbaïdjan. Elle trouve une expression institutionnelle en Azerbaïdjan iranien, sous la forme du gouvernement national d'Azerbaïdjan, entre 1945 et 1946. Durant cette période, marquée par les modifications des propriétés structurelles liées aux nouvelles ressources et règles propres à l'"azerbaïdjanité", le pouvoir soviétique encadre les modalités de l'engagement dans le nationalisme azerbaïdjanais en Iran.

L'occupation soviétique de l'Azerbaïdjan iranien : la modification des propriétés structurelles

En juin 1941, l'Allemagne lance ses divisions à l'assaut de l'URSS, qui doit mobiliser toutes ses ressources pour contrer l'offensive nazie. Afin d'obtenir la contribution à l'effort de guerre des différentes nationalités qui composent l'URSS, la propagande soviétique appelle à un sursaut patriotique de tous les peuples. Orchestrée par l'Institut d'orientalisme de Leningrad, temporairement déplacé en Ouzbékistan, la campagne glorifie les héros de chaque nationalité, les chansons populaires et toutes formes de productions louant la patrie et la résistance à l'envahisseur. Pour des motifs stratégiques, la propagande est particulièrement attentive à l'Azerbaïdjan, un des objectifs majeurs de la Wehrmacht pour ses puits pétroliers. Bakou est convié à manifester sa loyauté à l'égard de Moscou et à participer à l'effort de guerre soviétique. La propagande tourne à plein régime et la communauté scientifique est aussi enrôlée dans l'effort de guerre. Comme le souligne un historien reconnu en RSS d'Azerbaïdjan, « la guerre, qui a conduit à une restructuration du travail de toute notre industrie, de notre agriculture, de nos institutions culturelles, a amené de nouvelles et importantes questions pour les historiens d'Azerbaïdjan » (Sumbatzade 1987, p. 100). L'historiographie officielle commence à mettre l'accent sur les batailles livrées par le peuple d'Azerbaïdjan et à exalter son esprit de résistance contre des envahisseurs extérieurs.

D'autre part, l'attaque allemande entraîne la formation d'une grande alliance entre la Grande-Bretagne et l'URSS, rejointe par les États-Unis. Dès lors, le territoire iranien devient un enjeu essentiel en tant que voie de transit la plus pratique et la plus sûre pour l'acheminement du matériel militaire occidental à destination de l'URSS. Or Téhéran a noué d'étroits contacts avec l'Allemagne, dont de nombreux experts, présents sur le territoire iranien, participent à l'effort de modernisation économique. Sommé

de rejoindre les alliés, Reza Shah hésite à chasser les ingénieurs allemands, craignant une victoire nazie dans le Caucase. Ne pouvant accepter de telles tergiversations, les Britanniques et les Soviétiques s'accordent pour se débarrasser du monarque iranien. Le 25 août, ils envahissent simultanément le pays sans rencontrer de véritable résistance. Le Shah est contraint d'abdiquer en faveur de son fils, Mohammad Reza, le 16 septembre 1941. Pour légaliser l'occupation du pays, la Grande-Bretagne, l'URSS et l'Iran signent un traité tripartite en janvier 1942. Il stipule que les puissances occupantes doivent respecter l'intégrité territoriale de l'Iran et se retirer six mois après la fin du conflit. Une zone, dont est exclue l'armée iranienne, est occupée par l'Armée rouge ; elle comprend tout le nord de l'Iran, c'est-à-dire l'ensemble de l'Azerbaïdjan jusqu'à Qazvin, les régions de la Caspienne et une partie du Khorasan.

L'URSS envoie d'importantes troupes d'occupation, dont les effectifs varient entre 20 000 et 60 000 pendant la durée du conflit. Ces troupes sont très majoritairement composées de turcophones, mais aussi d'Arméniens. Un diplomate britannique souligne que des soldats présents sont accompagnés de leur famille (Swietochowski 1995, p. 137). L'Armée rouge ne vient pas en Azerbaïdjan iranien uniquement pour protéger une voie vitale pour son ravitaillement, mais aussi pour faire passer dans sa sphère d'influence un territoire d'une importance stratégique⁷. Ainsi, l'occupation soviétique entraîne une modification des propriétés structurelles pour permettre une accumulation de règles et de ressources ayant trait à l'"azerbaïdjanité".

*La propagande soviétique en Azerbaïdjan iranien :
l'accumulation de règles et de ressources liées à l'"azerbaïdjanité"*

Environ six mois après le début de l'occupation, une délégation du Comité central du parti communiste et de l'Académie des sciences de la RSS d'Azerbaïdjan se rend à Tabriz invité par l'Armée rouge. Après sa venue, une unité spéciale, dépendante de l'administration pour la propagande politique de l'Armée rouge, est créée pour établir et développer les contacts entre la population iranienne et les troupes d'occupation. Dès lors se met en place une propagande qui vise à éveiller la conscience nationale des Turcs d'Iran et à démontrer les vertus du système soviétique pour circonscrire l'influence anglaise.

Son principal vecteur est le journal *Vətən Yolunda* "Sur le chemin de la patrie", publié à Tabriz. Rédigé en turc, il est d'abord censé s'adresser aux troupes d'occupation, mais est aussi destiné à la population locale. La biographie de son éditeur en chef, Mirzā Ibrahimov, permet d'éclairer quelques points sur les objectifs du journal. Né en 1911 en Iran, il émigre

⁷ À partir des archives soviétiques, Hasanli (2006) a montré que les choix soviétiques en Azerbaïdjan iranien répondaient à une logique établie pour faire passer le nord de l'Iran dans la sphère soviétique.

avec son père à Bakou en 1918 pour des raisons économiques. Il commence à y travailler très jeune, mais a la possibilité de suivre des cours du soir. Il entre au Parti communiste en 1929, juste avant d'entamer une carrière littéraire. Elle lui ouvre les portes de plusieurs journaux en RSS d'Azerbaïdjan, et celles de l'Institut d'orientalisme de Leningrad, un lieu central pour la formation des diplomates et des espions envoyés au Moyen-Orient. L'occupation soviétique du nord de l'Iran lui donne l'occasion de retourner dans son pays de naissance pour y exercer d'importantes responsabilités. Pendant la guerre froide, Mirzā Ibrahimov devient un des principaux promoteurs d'une politique soviétique spécifique en direction des Turcs d'Iran. Rétrospectivement, il décrit son action pendant la Seconde Guerre mondiale de la manière suivante :

Pour les Azéris du Sud, qui se sont vu interdire les écoles, la presse, la littérature dans leur propre langue et qui furent exposés à l'oppression et à la persécution par le déni de leur identité, de leur nationalité, de leur histoire, de leur culture, de leur langue sous la sévère et nationale tyrannie du despotisme de Reza Shah, *Vətən Yolunda* a brillé comme une lumière dans les ténèbres (cité par Nissman 1987, p. 32).

Ce journal sert de modèle pour d'autres publications qui apparaissent en Azerbaïdjan iranien et sont dirigées par des opposants au régime impérial des Pahlavis. Parmi elles, on peut citer *Āzarbāyğān* qui commence à paraître dès novembre 1941, en langue turque. Sa ligne éditoriale s'articule autour de la critique du régime des Pahlavis, la promotion de la culture azerbaïdjanaise et la reconnaissance de l'autonomie régionale, en demandant la formation d'assemblées provinciales, prévues par le code constitutionnel. Il est l'organe de *Āzarbāyğān ğam'iatı* "La société d'Azerbaïdjan", dirigé par Mirzā 'Ali Šabestari. Ce dernier a participé à la révolte de Sheikh Hyābāni, avant de fuir à Bakou⁸. Dans la mouvance du journal de Téhéran, *Mardom* "Le peuple", des comités anti-fascistes essaient en Azerbaïdjan iranien et font de la propagande pour soutenir les Alliés dans leur guerre contre les forces de l'Axe. Le comité de Tabriz est à l'origine d'un journal en azerbaïdjanais, *Yūmürüq*, "Le poing", qui se développe aussi à Ardebil (Atabaki 2000, p. 89).

Dans ces publications se trouvent pêle-mêle articles politiques et historiques, poèmes, nouvelles et critiques littéraires. Politique et culture sont intimement mêlées, comme le veut la propagande soviétique. Les thèmes récurrents sont les héros soviétiques, avec des portraits de courageux soldats de l'Armée rouge, d'infatigables ouvriers stakhanovistes ou d'agriculteurs exemplaires dans leur labeur. L'histoire et la culture nationale de l'Azerbaïdjan ne sont pas en reste. La thématique historique doit exalter l'amour de la patrie et la fierté nationale, tout en rompant avec l'identité musulmane. Les journalistes et littérateurs présents en

⁸ Pour une présentation de *Āzarbāyğān*, voir Berengian (1988, pp. 177-182).

Azerbaïdjan iranien ont pour mission de diffuser les thèmes patriotiques afin d'éveiller la conscience nationale des Turcs d'Iran.

Le poème collectif *Āzarbāyġān* écrit par l'association des poètes de Tabriz apparaît comme une improbable tentative de relier des figures historiques aux événements contemporains. Bâbak ou Javân-šir sont dépeints avec des caractéristiques habituellement attribuées à Staline, tandis que Zarathoustra, « le noble fils d'Azerbaïdjan », est comparé aux gigantesques derricks de Bakou. Véritable manifeste autant stylistique que politique, il est dédié au Gouvernement national d'Azerbaïdjan en tant qu'histoire de la lutte de l'Azerbaïdjan. L'influence soviétique est omniprésente : elle impose leurs thèmes aux poètes qui saluent copieusement les événements et fêtes nationales de l'URSS, et tous les progrès de l'Azerbaïdjan iranien. Sakina Berengian décrit ce type de poésie comme « une mixture de nombreux éléments. À l'imaginaire traditionnel et aux caractéristiques rhétoriques de la littérature persane furent additionnés la culture populaire locale et les nouveaux éléments du social-réalisme soviétique » (1988, p. 149).

À partir de 1944, alors que la victoire contre l'Allemagne nazie se profile à l'horizon, la propagande redouble avec l'ouverture de la Maison de la culture soviétique à Tabriz. Des troupes de théâtre, d'opéra, de ballet ou des groupes de musique viennent régulièrement de la RSS d'Azerbaïdjan pour s'y produire. Grâce à toutes ces activités culturelles s'accumulent des ressources symboliques et matérielles. Ainsi, les différents thèmes développés par les Soviétiques constituent peu à peu un ensemble de références liées à l'"azerbaïdjanité", tandis que les organisations impliquées dans la propagande fournissent des biens et des services, mais aussi des opportunités professionnelles pour les Iraniens. Mais tout ce travail de propagande génère aussi un ensemble de règles liées à la conception soviétique des nationalités et aux institutions engagées dans leur définition. Ces ressources et ces règles façonnent les modalités de l'engagement nationaliste.

*Le soutien soviétique au Front démocratique d'Azerbaïdjan :
la première modalité de l'engagement nationaliste*

Comme l'écrivent Jean-Pierre Digard, Bernard Hourcade et Yann Richard, l'arrivée de troupes étrangères apporte :

Paradoxalement à beaucoup d'Iraniens comme un sentiment de soulagement : les prisonniers politiques étaient libérés, la censure levée, les femmes sortaient sans crainte dans la rue en tchador et les mollâs en turban prêchaient ouvertement contre l'irréligion, le laïcisme et le communisme (1996, p. 98).

Surtout elle entraîne l'abdication de Reza Shah, dont les dernières années de règne ont été particulièrement autoritaires. Le vent de liberté qui souffle un temps sur l'Iran amène une effervescence politique, avec la

création de nombreux partis, journaux et syndicats. D'autre part, avec le départ de Reza Shah, le nationalisme centralisateur, la base idéologique de la monarchie des Pahlavis, s'effrite. En outre, la présence militaire étrangère facilite l'autonomisation de champs politiques régionaux dans les différentes zones d'occupation.

Dans ce nouvel environnement, des entrepreneurs politiques profitent des ressources accumulées par les Soviétiques pour se lancer dans le nationalisme azerbaïdjanais. Ils sont membres ou proches du Tūdeh, le parti communiste iranien, mais restent tenus à l'écart des instances dirigeantes pour des raisons qu'a brillamment décrites Ervand Abrahamian (1970, pp. 291-316). Son analyse est largement reprise ici pour expliquer les modalités de l'engagement dans le nationalisme azerbaïdjanais avec le parrainage soviétique. Le *leadership* du Tūdeh, très homogène, est constitué par une jeune intelligentsia téhéranaise, assez peu préparée à s'intéresser à la situation de l'Azerbaïdjan iranien :

Occidentalistes, ils associaient modernisation à centralisation. Intellectuels persans, ils défendaient l'extension rapide du système d'éducation étatique. Marxistes orthodoxes, ils voyaient la société à travers une perspective de classe, ils méprisaient la dimension communautaire. Par conséquent, les questions régionales et linguistiques étaient ignorées de leurs trois principales déclarations politiques formulées dans les premières années de vie du parti (*ibid.*, p. 301).

Une telle solidarité générationnelle, géographique et intellectuelle les oppose aux militants communistes plus âgés. Ces derniers proviennent principalement d'Azerbaïdjan et se sont frottés au marxisme, version léniniste, à travers leurs engagements dans les divers épisodes révolutionnaires qui secouèrent la Transcaucasie et le nord de l'Iran dans la première partie du XX^e siècle. Leur marxisme, appris dans l'action, reste marqué par l'appartenance communautaire et l'expérience du caractère embryonnaire du prolétariat en Iran. Ces militants de gauche plus âgés voient la société en termes de lutte des classes, mais reconnaissent aussi l'importance des liens communautaires.

La composition de la première section du Tūdeh, créée en Azerbaïdjan iranien, montre bien la différence entre leurs trajectoires militantes et celles de la jeune garde téhéranaise. Cette première section, formée au début de l'année 1942, rassemble les effectifs de trois clubs de Tabriz : le premier est constitué d'Arméniens, le second d'intellectuels et le troisième d'émigrés revenus d'URSS (Abrahamian 1982, p. 389). Les membres du parti ont alors tendance à se diviser en deux camps, opposant les locaux aux émigrés ayant vécu en URSS. Après les purges et les rapatriements forcés de 1937, de nombreux Iraniens, implantés depuis de nombreuses années en URSS, doivent revenir en Iran. Finalement l'appartenance ethnique apparaît être un critère moins déterminant que la socialisation dans l'opposition entre le *leadership* téhéranais du Tūdeh et les militants sensibles à la dimension communautaire.

Cette ligne de fracture ne tarde pas à provoquer des frictions au sein du parti communiste iranien. Les organisations syndicales proches du parti peinent à juguler les affrontements intercommunautaires qui éclatent sporadiquement au sein de la classe ouvrière dans différentes provinces du pays – principalement à Téhéran, au Gilān, au Māzandarān et au Khuzestan. Lors de la première conférence provinciale du Tūdeh, des délégués admettent l'existence de ces frictions entre le comité central et les branches locales, surtout en Azerbaïdjan. Les mêmes remarques reviennent lors du Congrès d'août 1944. Sur les 168 délégués, 43 représentent l'Azerbaïdjan. Au moins 34 autres représentants sont turcophones, même si nombre d'entre eux appartenaient à l'intelligentsia téhéranaise (Abrahamian 1970, pp. 301-303). L'incapacité de certains de ces délégués à s'exprimer en persan oblige à mener les débats en deux langues. Cette réalité d'un Iran, où une partie importante de la population ne parle pas persan, apparaît incongrue aux yeux d'une intelligentsia modernisatrice, qui n'est que peu disposée à l'accepter. Elle est la rançon du succès d'une formation politique qui, pour la première fois en Iran, réussit à recruter en dehors de son groupe social. La pression croissante des délégués provinciaux sur le leadership du Tūdeh oblige au moins ce dernier à prendre en compte la question ethnique. Le programme officiel du parti demande :

Des droits sociaux égaux pour tout le peuple de la nation iranienne, sans distinction de religion ou de race [...] et] une liberté complète en matière religieuse et éducative pour les minorités (*ibid.*).

Le caractère vague de cette déclaration ne répond pas aux attentes pressantes des délégués provinciaux, en particulier ceux d'Azerbaïdjan. Le statut de nation n'est reconnu que pour l'Iran, alors qu'au même moment, la propagande soviétique exalte la nation azerbaïdjanaise à Tabriz. À la question des minorités, le Tūdeh ne fournit pas de réponse à la hauteur des enjeux d'un pays multiethnique et partitionné. Cela ouvre la voie au Front démocratique d'Azerbaïdjan, issu de la branche azerbaïdjanaise du Tūdeh.

Voyant la victoire contre l'Allemagne se profiler à l'horizon, les Soviétiques multiplient les pressions pour assurer des sièges parlementaires à des candidats en lesquels ils ont toute confiance. En outre, la présence supposée de ressources pétrolières dans le nord-ouest de l'Iran ne fait qu'aiguiser leurs convoitises. À Tabriz, les Soviétiques soutiennent notamment Ja'far Pišavari, qu'ils avaient déjà chargé d'éditer le journal *Āžir* à Téhéran, depuis mai 1943, avec des fonds provenant de Moscou (Lenczowski 1949, p. 265). Élu en deuxième position, il voit son élection invalidée pour cause d'irrégularités. Alors que son accréditation est toujours en discussion, Pišavari critique de plus en plus la stratégie du Tūdeh et insiste sur la nécessité de prendre en compte la question nationale pour élargir le recrutement. Dans un article d'*Āžir* daté du 13 juin 1944, il écrit :

Dans des pays comme l'Iran qui ne sont pas avancés [...] il est impossible pour un parti politique de classe, dans son acception complète, de devenir une réalité. Même si une telle organisation existe, elle serait nécessairement faible. Et c'est grâce à la solidarité de classe que la plupart des partis politiques dans les pays avancés ont réussi à devenir des mouvements nationaux de masse.

Une fois son élection définitivement rejetée, le 13 juillet 1944, Pišavari se transforme en champion de la nation azerbaïdjanaise. Cette évolution surprenante s'explique par le changement de contexte : alors que les propagandistes soviétiques redoublent d'activité pour exalter la nation azerbaïdjanaise, la ligne de fracture au sein du Tūdeh se fait de plus en plus saillante. Lors du premier congrès provincial du Tūdeh, tenu à Tabriz, le 11 janvier 1945, la question du statut de la langue turque est soulevée ; certains représentants demandent sa reconnaissance comme langue officielle de l'Iran. La situation devient encore plus tendue lors de la deuxième conférence du parti à Téhéran, en août 1945, lorsqu'un délégué d'Azerbaïdjan refuse de s'adresser au public en persan (Swietochowski 1995, p. 138). Au même moment, à la conférence de Postdam, Staline annonce que l'URSS maintiendra ses troupes plus longtemps que prévu en Iran. Elles partiront, non pas six mois après la fin de la guerre avec l'Allemagne, mais six mois après la reddition du Japon qui, à l'époque, n'est pas encore signée.

De plus en plus marginalisé sur la scène nationale, Pišavari quitte Téhéran pour se rendre à Tabriz en compagnie de Mirzā'Ali Šabestari, un des principaux contributeurs du journal *Āzarbāyğān*. L'absence d'unité territoriale pendant la période d'occupation, la solide implantation du Tūdeh et des syndicats dans le nord-ouest de l'Iran font de l'Azerbaïdjan une base parfaite pour conquérir le pouvoir. À Tabriz, ils discutent avec Šādeq Pādagān, qui dirige le Comité provincial d'Azerbaïdjan pour le Tūdeh. Ils s'accordent pour fonder un nouveau parti où la question nationale prendrait le pas sur la lutte des classes. Ils choisissent de reprendre le nom du parti fondé en 1921 par Sheikh Hīābāni, *Ferqe-ye Demokrāt-e Āzarbāyğān* "Le Front démocratique d'Azerbaïdjan". En plus d'assumer la filiation historique, le qualificatif démocrate rappelle les expériences similaires de front national ou patriotique en Europe de l'Est, qui rassemblent différentes forces politiques dominées par les communistes.

Le 3 septembre 1945 est publiée à Tabriz la première déclaration du Front, en persan et en turc. Rappelant l'attachement à l'indépendance de l'Iran et à son intégrité territoriale, elle appelle à la reconnaissance de l'autonomie culturelle et de la "liberté interne" de l'Azerbaïdjan. Ensuite, les choses se précipitent. Le 7 septembre, par l'entremise d'un leader syndical, Mohammad Biriya, le Front démocratique d'Azerbaïdjan s'empare de la branche azerbaïdjanaise du Tūdeh qui, sans réelle consultation de la base, rejoint le nouveau parti. En une journée, le parti passe de 50 membres à 65 750 et la fusion reçoit plutôt un bon accueil en Azerbaïdjan iranien (Atabaki 2000, p. 107). Le 2 octobre, un congrès est convoqué à

Tabriz pour poser les fondements du Front démocratique d'Azerbaïdjan. Il affirme l'existence d'une "nation" d'Azerbaïdjan – au lieu du "peuple" –, qui justifie la déclaration d'autonomie faite le 20 novembre 1945.

Après la déclaration d'autonomie, les leaders du Front démocratique d'Azerbaïdjan disposent pendant plus d'une année de moyens pour institutionnaliser la nation azerbaïdjanaise dont ils viennent d'affirmer l'existence. Par les nouvelles institutions qu'ils créent, ils imposent une nation azerbaïdjanaise dont le contenu est fortement influencé par la conception soviétique des nationalités, à travers l'exemple de la RSS d'Azerbaïdjan.

*Le gouvernement national d'Azerbaïdjan (1945-1946) :
institutionnaliser la nation*

Le 20 novembre 1945, 724 délégués se rassemblent à Tabriz pour le Congrès national d'Azerbaïdjan. Dès le lendemain, ils s'autoproclament Assemblée constitutionnelle d'Azerbaïdjan et décident des bases légales de la future autonomie. La lettre qu'adresse la nouvelle assemblée aux autorités iraniennes montre le contexte dans lequel s'inscrit leur action :

Le peuple d'Azerbaïdjan, du fait d'innombrables causes historiques et de grands événements qu'il est impossible de détailler ici, possède sa propre nationalité, sa langue, ses manières et coutumes, et d'autres caractéristiques spéciales qui lui sont propres. Ces qualités particulières lui donnent le droit, tout en respectant l'indépendance et l'intégrité territoriale de l'Iran, d'être libre et capable de déterminer son propre destin, en accord avec le traité Atlantique, comme toutes les autres nations du monde (cité par Atabaki 2000, p. 113).

Conformément à la conception soviétique, l'Azerbaïdjan est présenté comme une nation légitime car elle dispose de qualités particulières, qui doivent être reconnues dans le monde de l'après-guerre. Il est prévu d'organiser, dès le 27 novembre, des élections pour l'Assemblée nationale d'Azerbaïdjan. Elles reposent sur le suffrage universel, mais les candidats doivent être alphabétisés en turc et ne pas s'opposer aux objectifs du Front démocratique d'Azerbaïdjan. Elles sont facilement remportées par ce dernier, dont les leaders occupent les principales fonctions au sein de la nouvelle entité. La première session ouvre le 12 décembre et élit pour Président Mirzā 'Ali Šabestari. Elle entérine rapidement la création d'un pouvoir exécutif qui prend le nom de Gouvernement national d'Azerbaïdjan. Il est composé de dix ministères : intérieur, armée du peuple, agriculture, culture, santé, finance, justice, route-poste-télégraphe-téléphone, commerce et économie, travail, auquel s'ajoute un poste de Premier ministre, occupé par Ja'far Pišavari. L'absence de ministère des Affaires étrangères montre que la souveraineté, aussi étendue soit-elle, n'est pas complète car certaines attributions restent du domaine de l'État central. Néanmoins les leaders du Front démocratique d'Azerbaïdjan accordent à leur gouvernement certains

attributs traditionnellement réservés à l'État-nation pour donner une forme institutionnelle à la nation azerbaïdjanaise.

Le gouvernement de Pišavari place au cœur de sa politique la question de la langue. Le décret sur la langue du 6 janvier 1946 proclame l'azéri langue officielle de l'Azerbaïdjan. L'ouverture de très soviétiques institutions culturelles, telles l'École des Beaux-Arts, le Théâtre d'État et l'Université d'État, fournit l'occasion de festivités exaltant la langue nationale et les nouveaux domaines où son usage se répand. Mais l'Azerbaïdjan iranien reste largement dépendant de la RSS d'Azerbaïdjan, d'où proviennent troupes de théâtre, manuels et autres ouvrages qui sont transcrits en alphabet arabe. La présence soviétique, avec ses nombreux littérateurs et autres artistes, influence le caractère que prend l'affirmation culturelle. La campagne de purification de la langue s'attaque surtout aux éléments persans, tandis que nombre de mots inspirés de la langue de Bakou, voire du russe sont introduits. Les liens avec la RSS d'Azerbaïdjan sont affirmés, tandis que ceux existant avec l'Iran sont minimisés. Dans le manuel scolaire en six volumes, *Vətən dil*, "La langue de la patrie", publié lors de l'été 1946, une seule référence est faite à l'Iran, en tant que concept géographique, dans le quatrième tome. De plus, les journaux publiés en Azerbaïdjan iranien, qui étaient en majorité bilingues, sont de plus en plus souvent uniquement rédigés en turc, comme *Azarbāyğān*, l'organe du Front démocratique et le titre le plus influent de la province.

La politique nationaliste menée par Pišavari est de courte durée. Devant la pression des puissances occidentales, Moscou annonce un retrait des troupes soviétiques d'Iran pour la fin mars 1946. Celui-ci est effectif dès les premiers jours de mai. Le gouvernement central en profite pour reprendre la main en Azerbaïdjan iranien. Des troupes sont envoyées dans le nord-ouest du pays. N'essuyant que quelques escarmouches, elles progressent rapidement. Tabriz tombe le 12 décembre 1946, mettant fin à l'expérience d'une souveraineté élargie en Azerbaïdjan iranien.

Malgré sa courte existence et sa fin peu glorieuse, le gouvernement de Pišavari sert de référence centrale. Grâce au soutien soviétique, un gouvernement ouvertement nationaliste a imposé à l'État iranien ses revendications et défini les contours d'une nation azerbaïdjanaise en Iran, inspirée de la RSS d'Azerbaïdjan.

L'autonomisation progressive du nationalisme azerbaïdjanais

Après la Seconde Guerre mondiale, l'URSS n'est plus militairement présente en Iran. Moscou continue cependant d'entretenir la cause à travers les institutions culturelles de la RSS d'Azerbaïdjan. Un travail de consolidation du nationalisme azerbaïdjanais est entrepris pour servir de socle idéologique aux militants iraniens. Celui-ci sera repris pendant la révolution iranienne. Néanmoins, à cette époque émerge un groupe

d'entrepreneurs identitaires beaucoup moins dépendant de l'Union soviétique et qui formule un projet nationaliste différencié, ce qui contribue à l'autonomisation progressive des modalités de l'engagement nationaliste.

*La nostalgie de Tabriz en RSS d'Azerbaïdjan :
l'institutionnalisation de la question de l'Azerbaïdjan du Sud*

Avec l'arrivée des troupes iraniennes en décembre 1946, de nombreux leaders et militants du Front démocratique d'Azerbaïdjan prennent la route de l'exil. L'URSS ouvre ses frontières et accueille environ 15 000 personnes qui transitent par Jolfa. Mais elle se montre excessivement méfiante face à cet afflux de réfugiés, notamment politiques. En juillet 1947, Pišavari trouve la mort dans un accident de voiture aux circonstances étranges. Biriya est envoyé dans les geôles soviétiques, où il passe vingt-deux ans de sa vie.

En revanche, l'accueil des hommes de lettres s'avère beaucoup plus cordial. Dès le 27 décembre 1947, l'Union des écrivains d'Azerbaïdjan et la Société azerbaïdjanaise des relations culturelles avec les pays étrangers organisent une rencontre où sont discutées les avancées de la littérature de l'*Azerbaïdjan du Sud*⁹ pendant la Seconde Guerre mondiale (Nissman 1987, p. 42). Des manifestations similaires se tiendront jusqu'à nos jours. Il faut dire que de nombreuses personnes sont prêtes à y participer. Il y a les écrivains et poètes, nés et ayant vécu en Azerbaïdjan iranien, actifs pendant la Seconde Guerre mondiale et réfugiés en RSS d'Azerbaïdjan. Mais les Soviétiques restent les plus prolifiques. Dès leur retour d'Iran, ils s'attèlent à raconter leur expérience, n'hésitant pas à utiliser des formes bien plus variées que leurs collègues iraniens. Le dramaturge Änvär Mamadhanli, dans sa pièce *Od içinde* "Dans le feu", met en scène la lutte du peuple azerbaïdjanais d'Iran, tout en insistant sur la dimension zoroastrienne de sa culture. Süleyman Rüstäm publie un recueil de poésies, *Iki Sahil* "Les deux rives", qui présente les impressions personnelles d'un Soviétique en Azerbaïdjan iranien. Le titre évoque les deux rives de la rivière Araxe, qui marque la frontière entre l'URSS et l'Iran. L'année suivante, il publie un poème épique, *Tabrizda giş* "L'hiver à Tabriz", qui décrit son expérience dans cette ville (Akpınar 1994, pp. 484-485).

L'ancien éditeur de *Vətän Yolunda*, Mirzä Ibrahimov, est encore en première ligne pour exalter la nation azerbaïdjanaise et la faire correspondre aux attentes du nouveau positionnement stratégique de l'URSS. Dans son roman *Geleğek Gun* "Le jour à venir", il présente explicitement le Front démocratique d'Azerbaïdjan comme un mouvement de libération nationale. Décrivant le gouvernement de Pišavari de l'intérieur,

⁹ *Azerbaïdjan du Sud* est le nom donné en RSS d'Azerbaïdjan à l'Azerbaïdjan iranien. Il possède une forte connotation politique, en impliquant une idée de séparation. Il faut souligner que c'est le mot persan *ganūb* qui est utilisé pour "Sud". Dans les années 2000, le qualificatif turc (de Turquie) *guney* le remplacera.

Ibrahimov se fait le héraut de la cause nationale des Turcs d'Iran, tout en ayant l'intelligence d'intégrer cette lutte dans la rhétorique de libération nationale que commence à développer l'URSS. Dans *l'Histoire de la littérature de l'Azerbaïdjan soviétique*, il en est fait explicitement état à propos du comportement du héros du roman :

Firidun ne se bat pas seulement pour la libération des Azéris, mais aussi pour la libération des autres peuples vivant en Iran. Mais son peuple, avec sa grande culture et son esprit révolutionnaire, a éveillé un sentiment de fierté chez Firidūn. Sa conscience nationale, son internationalisme et son humanisme sont renforcés par sa compréhension des événements politiques et sociaux et par son expérience de l'attitude de supériorité des chauvinistes persans à l'égard de la langue et de la culture du peuple d'Azerbaïdjan (cité par Arif 1967, p. 103).

Publié en 1949, *Geleğek Gun* est traduit dès l'année suivante en russe.

Très significative de l'intérêt des autorités est la réédition d'un roman écrit par Mämäd Ordübadi en 1934 et alors passé presque inaperçu. *Dumanli Tabriz* "La brumeuse Tabriz" décrit le personnage de Satār Hġān et son rôle lors de la révolution constitutionnelle. Présentée au début du roman comme celle d'un homme politique incorruptible et totalement dévoué à la cause révolutionnaire, la personnalité de Satār Hġān se fait plus nuancée par la suite, révélant ses contradictions et ses faiblesses. De telles subtilités ne correspondent pas aux canons de la propagande soviétique pour décrire le leader d'un mouvement national. Elles sont gommées dans la traduction russe du roman, publiée après guerre, où Satār Hġān devient un héros infallible, seulement porté par l'idéal révolutionnaire.

Le groupe des anciens activistes fait fructifier la mémoire de leur expérience commune par des œuvres comme celles qui viennent d'être présentées, mais aussi en l'ancrant dans une histoire plus ancienne, ce qui correspond à ce que David Nissman appelle la « littérature de la nostalgie » (1984, pp. 197-207). Non seulement celle-ci évoque la période bénie du gouvernement national, mais elle tente aussi de renouer avec une ancienne tradition azerbaïdjanaise de dévotion à la patrie, qui se serait estompée après des siècles d'exposition à la culture persane. Deux thématiques obsèdent les hommes de lettres de la RSS d'Azerbaïdjan. La première est celle des grands personnages de l'histoire nationale, dont l'évocation et l'adoration doivent renforcer les liens unissant les Azerbaïdjanais. On y trouve Bābak, Satār Hġān, Sheikh Hġiābāni, présentés de manière anachronique comme des héros de la libération nationale. À côté des héros nationaux, une autre symbolique, paysagère et naturaliste, fait sa réapparition : la montagne Sabalān, symbole de la permanence de l'Azerbaïdjan ; la rivière Araxe, métaphore de la division de l'Azerbaïdjan ; l'aube, celle du mouvement national qui doit enfin sortir des ténèbres ; la route, celle initiée par *Vätān yolūnda* pour libérer la patrie.

Les milieux littéraires qui s'intéressent à l'Azerbaïdjan iranien s'institutionnalisent peu à peu, avec le soutien des autorités soviétiques. L'Association des écrivains d'Azerbaïdjan est l'organisation la plus en pointe, comme le montrent les nombreux articles publiés sur "l'Azerbaïdjan du Sud" dans sa revue *Ādābiyat vā Inčäsānāt* "Littérature et Beaux-Arts". Beaucoup d'écrivains qui se trouvaient en Iran pendant l'occupation soviétique en sont membres. Cette association adosse une structure institutionnelle au réseau nationaliste de la Seconde Guerre mondiale. Elle lui donne des moyens matériels et un caractère officiel, chose essentielle en URSS. En 1976, au sein de l'Institut de littérature Nizami, qui dépend de l'Académie des sciences de la RSS d'Azerbaïdjan, est créée une section pour « étudier et publier la littérature de l'Azerbaïdjan du Sud » (Nissman 1987, p. 46). À sa tête on retrouve l'infatigable Mirzā Ibrahimov. En 1977, il est encore nommé directeur du Comité soviétique de solidarité avec les pays asiatiques et africains. Cette nomination, qui prouve ses liens avec la hiérarchie du PCUS, offre une tribune à la question de l'Azerbaïdjan du Sud.

Au niveau académique, la production de travaux sur l'Azerbaïdjan iranien est fortement encouragée. En 1955, dans une de ses résolutions, le Praesidium de l'Académie des sciences de l'URSS transforme la section d'histoire des pays du Proche-Orient de l'Institut d'histoire de l'Académie des sciences de la RSS d'Azerbaïdjan en un centre majeur d'études iraniennes, appelé Institut d'études orientales. Il devient l'Institut des peuples du Proche et Moyen-Orient à partir de 1965. Parmi ses objectifs figurent l'étude des mouvements révolutionnaires de libération nationale et l'évaluation du rôle des personnages historiques dans ces mouvements. De nombreux travaux y sont menés : sur le rôle de la classe ouvrière dans la région, l'impérialisme américain en Iran, les relations irano-soviétiques et la lutte de libération nationale en Azerbaïdjan iranien. À partir de 1983, une section traite exclusivement de "l'Azerbaïdjan du Sud". Au niveau historiographique, l'approche soviétique impose des choix, mais aussi des relectures de l'histoire iranienne. Dans la réinterprétation des causes de la révolte de Tabriz de 1909 dominent démesurément les thèmes de la libération nationale et de la domination iranienne et point l'idée d'une unification des deux Azerbaïdjan :

D'une part, la révolution du peuple d'Iran consistait en une libération de l'oppression du régime despotique du Shah. D'autre part, elle était une tentative pour obtenir la liberté de l'Azerbaïdjan du Sud, en le délivrant de la domination iranienne et en créant un Azerbaïdjan indépendant qui conduirait éventuellement à l'abolition de la frontière de Torkmançāy (Jafar 1966, p. 140).

Idéologiquement, le nationalisme azerbaïdjanais acquiert une double dimension : il est une lutte contre l'oppression despotique et contre la domination persane.

Si la question de l'Azerbaïdjan du Sud permet une accumulation importante de ressources symboliques liées à l'"azerbaïdjanité" et

l'émergence d'une syntaxe politique propre au nationalisme azerbaïdjanais, elle reste confinée aux cercles universitaires et littéraires car les intérêts stratégiques de l'URSS en Iran ne sont plus les mêmes. Il est vrai que les relations entre Téhéran et Moscou se sont considérablement améliorées. L'Union soviétique offre une expertise technique à l'Iran, qui en a besoin pour son développement. La situation change après la révolution de 1979.

*La révolution de 1979 :
une occasion de mobiliser la question de "l'Azerbaïdjan du Sud"*

La révolution iranienne de 1979 bouleverse la donne dans la région. Elle fournit l'occasion pour l'URSS de reprendre l'avantage dans un Moyen-Orient auparavant verrouillé par les États-Unis. Comme durant la Deuxième Guerre mondiale, la RSS d'Azerbaïdjan est un puissant relais d'influence en Iran. La machine de propagande soviétique est remise en marche, ainsi que la politique de soutien aux activistes d'Iran.

Le travail de propagande est confié à la Société azerbaïdjanaise pour l'amitié et les relations culturelles avec les pays étrangers, qui est en charge des relations entre l'Iran et la RSS d'Azerbaïdjan. Elle est supervisée par le Département des relations extérieures du Comité central du PC d'Azerbaïdjan, auquel elle sert de bureau de liaison avec l'étranger. Une des fonctions de la Société est de maintenir des contacts avec l'Azerbaïdjan iranien. Elle publie deux magazines : *Soviet Āzarbāyġān*, rédigé en plusieurs langues, et *Odlar Yürdü* "Le pays des feux", en turc, qui s'adresse spécifiquement aux turcophones d'Iran. La Société coordonne aussi les activités des différentes organisations ayant un rôle à jouer en Iran et le traitement médiatique de l'Azerbaïdjan iranien. Radio Bakou, qui depuis plus de deux décennies émet des programmes spécifiques pour l'Azerbaïdjan iranien, est aussi mise à contribution. Selon le responsable de l'Azerbaïdjan iranien à la radio, après la révolution iranienne,

Le renouveau littéraire dans le Sud et le travail des écrivains vivant là-bas forment le cœur des programmes [conçus pour l'Iran]. La séparation, la nostalgie, l'amour de la patrie, chanter les idées de liberté et appeler le peuple au bonheur constitue la part la plus importante des poèmes que nous sélectionnons (*ibid.*, p. 71).

Les studios de cinéma sont à nouveau appelés à la rescousse. Deux films aux thématiques nationalistes sont produits : *Od iġinde*, qui reprend l'œuvre d'Ānvār Mamadġanlı et *Bābak*, qui présente la lutte héroïque de l'opposant au califat arabe (Kazimzadā 2003, vol. 1, p. 101).

La révolution en Iran doit permettre de resserrer les liens existants entre la RSS d'Azerbaïdjan et l'Azerbaïdjan iranien, liens que la prise de Tabriz par les troupes iraniennes en décembre 1946 aurait brisés. On retrouve une fois de plus Mirzā Ibrahimov en première ligne pour exalter l'Azerbaïdjan du Sud et sa libération de l'oppression des Pahlavis. Dans

son article « Renouveau au Sud », il présente les différents mouvements et personnalités participant au renouveau de la culture azerbaïdjanaise en Iran, en faisant la part belle aux tendances les plus proches des Soviétiques. Son texte illustre l'approche en vigueur en RSS d'Azerbaïdjan à l'époque. La révolution est interprétée comme la soustraction des minorités ethniques à la tyrannie des Pahlavis.

Les Azéris, comme les autres peuples d'Iran, voyant se lever la lumière d'une aube révolutionnaire après une nuit sombre de cinquante ans de tyrannie, gravissent joyeusement les premières marches du chemin de l'ascension éducative, culturelle, spirituelle et sociale. Longtemps interdites, les aspirations du peuple commencent à fleurir et c'est, par-dessus tout, dans les belles-lettres qu'elles trouvent leur expression (Ibrahimov 1980, p. 36).

Assez rapidement, ce chemin tend à adopter une nouvelle aspiration : l'unité de l'Azerbaïdjan.

Alors que la république islamique impose peu à peu son emprise sur la société iranienne, en RSS d'Azerbaïdjan se renforce la thématique déjà ancienne de la séparation, forgée par le poème *Iki Sahil* "Les deux rives". Les espoirs évanescents d'un rapprochement des deux Azerbaïdjan incitent plusieurs poètes à reprendre cette symbolique. La rivière Araxe devient le symbole déchirant de l'unité perdue du pays. La thématique de la séparation est explorée de manière encore plus explicite au théâtre, avec la pièce *Hurşidbanu Natāvan*, montée à l'automne 1981 à Bakou. Elle décrit les tourments de la fille du dernier seigneur du Karabagh, très affectée par la perte de l'unité nationale de l'Azerbaïdjan, aujourd'hui divisé. Lors de la conférence sur la littérature de l'Azerbaïdjan du Sud, à l'occasion du 60^e anniversaire de l'URSS, Süleyman Rüstäm assure : « les discussions qui reviennent dans les pages de notre presse sur l'Azerbaïdjan uni et sa littérature unie sont un événement extrêmement joyeux » (cité par Nissman 1987, p. 74).

L'URSS ne se contente pas de suivre avec intérêt la situation de l'Azerbaïdjan iranien, elle offre son soutien à des nationalistes azerbaïdjanais d'Iran dépourvus de ressources dans leur pays. Plusieurs Iraniens, exilés en URSS après la chute du gouvernement de Pişavari, reviennent en Azerbaïdjan iranien. C'est le cas du vétéran de la cause nationaliste, Mohammad Biriya. Mais il est rapidement arrêté et meurt en détention. Mohammad Zehtabi connaît un sort plus heureux et deviendra un personnage déterminant dans l'enrichissement idéologique du nationalisme azerbaïdjanais en Iran. Lui aussi s'est exilé en RSS d'Azerbaïdjan après la chute du gouvernement de Pişavari. Il poursuit des études à Bakou, où il devient un linguiste renommé et sera un des professeurs d'Äbulfâz Elçibäy (Tahirzadä 2003, p. 365). Durant son exil, il gravite dans les cercles culturels intéressés par la question de l'Azerbaïdjan du Sud. Leur manque d'activisme le pousse à rejoindre l'Irak dans les années 1970, pour se rapprocher des milieux contestant

le régime du Shah. À la faveur de la révolution, il regagne l'Iran où il pense se faire le héraut du "renouveau" azerbaïdjanais¹⁰. De par sa carrière académique et ses activités culturelles à Bakou, il bénéficie d'atouts incomparables pour exercer une influence déterminante dans les cercles nationalistes en reformation. Sa maîtrise du russe et du turc azéri rédigé en alphabet cyrillique lui a donné accès à l'ensemble de la production soviétique concernant l'Azerbaïdjan iranien. Il est à même de l'introduire facilement en Iran, ce qu'il fera par ses nombreuses publications qui paraissent durant cette période (1979 ; 1980 ; 1981).

Les Soviétiques accordent aussi leur soutien à des militants nationalistes plus jeunes. C'est le cas de Hoseyn Şādeq, né en 1945. En 1979, il fonde à Tabriz *Āzarbāyğān Yazıgılar va Şa'irler ğam'iatı*, qui rassemble des hommes de lettre proches des milieux de gauche. D'après lui, les objectifs de l'association sont les suivants : d'abord, il faut « défendre l'honneur de notre héritage littéraire, qui a été presque détruit par les prédatons du régime Pahlavi » et « préparer des textes en langue maternelle pour les écoles », objectifs classiques pour un mouvement qui définit l'identité sur des critères linguistiques. Il faut aussi « que les associations régionales et provinciales de la période constitutionnelle soient réactivées d'une manière moderne et progressiste et que l'État accorde de l'autonomie à l'Azerbaïdjan ». Ensuite, il est nécessaire de « communiquer avec d'autres écrivains et organisations progressistes dans le monde », ce qui place d'emblée l'association dans le giron soviétique. Enfin, il faut « étendre le concept de classe au sein du peuple », ce qui donne aux entrepreneurs de cause la fonction d'avant-garde révolutionnaire chère au léninisme et confère aux minorités ethniques le rôle du prolétariat¹¹. Hoseyn Şādeq participe activement à trois publications successives qui rencontrent des difficultés chroniques pour subsister : *Yoldaş* "Camarade", *Enqelāb yolunda* "La voie de la révolution" et *Yeni Yol* "Nouvelle voie". Elles ont en commun une ligne éditoriale prosoviétique et une dénonciation de l'oppression dont auraient été victimes les Turcs sous l'ancien régime. En parallèle, il publie plusieurs ouvrages pétris de l'idée d'un renouveau national à venir (1979 ; 1982) et des recueils de poésie (1980 ; 1981). En 1982, Hoseyn Şādeq est invité en RSS d'Azerbaïdjan, parmi un groupe d'écrivains, pour une conférence organisée à l'occasion du 60^e anniversaire de l'URSS par la Société azerbaïdjanaise pour l'amitié et les relations culturelles avec les pays étrangers (Nissman 1987, p. 73).

La RSS d'Azerbaïdjan fournit aussi un soutien matériel. La Société que nous venons de citer, par exemple, met en place, entre l'Iran et la RSS

¹⁰ D'après des entretiens effectués avec des personnes ayant côtoyé Mohammad Zehtabi à Tabriz, Bakou et Paris en 2004-2005.

¹¹ À partir d'entretiens avec Hosseyn Şādeq et un de ses collaborateurs. Téhéran, Karaj, février 2006.

d'Azerbaïdjan, des livraisons de livres et des systèmes d'abonnement aux revues. De nombreux ouvrages édités en RSS d'Azerbaïdjan sont transcrits ou traduits pour être publiés en Iran : des manuels scolaires, des chants révolutionnaires, mais aussi des livres d'histoire comme *L'Histoire de l'Azerbaïdjan*, de l'Académie des sciences d'Azerbaïdjan. Des films réalisés à Bakou sont projetés à Tabriz, tandis que des artistes de RSS d'Azerbaïdjan viennent se produire dans le nord de l'Iran (Swietochowski 1995, p. 190).

Mais les petits cercles de nationalistes azerbaïdjanais, dépendants du soutien soviétique, doivent faire face à la mise au pas de la société iranienne par les islamistes. Les vendeurs de journaux en langue turque se font harceler par les miliciens islamistes. Les représentations théâtrales sont interdites au nom de l'islam. À partir du moment où la guerre contre l'Irak est déclarée, la situation devient de plus en plus difficile. Il est presque impossible de se procurer du papier, tandis que le régime réprime sévèrement toute voix discordante. Peu à peu, les nationalistes azerbaïdjanais sont contraints de cesser leurs activités. Finalement, leur échec souligne l'incapacité de l'Union soviétique à faire avancer ses intérêts stratégiques en Iran¹².

Seule reste l'idée d'une unité perdue de l'Azerbaïdjan, de l'existence d'une seule nation injustement séparée par une frontière entre deux États. Elle n'est reprise que par les dissidents nationalistes de la RSS d'Azerbaïdjan, dans les années qui précèdent et suivent l'indépendance. Alors que la contestation contre le système soviétique monte à partir des années 1980, le rêve de l'unité est repris par les opposants à Moscou. Le programme du Front populaire d'Azerbaïdjan fait explicitement référence à l'Iran :

Tout en reconnaissant la nature indiscutable des frontières entre l'URSS et l'Iran, le Front populaire d'Azerbaïdjan soutient la réunification ethnique des Azéris vivant des deux côtés de la frontière. Le peuple azerbaïdjanais devrait être reconnu comme une entité unie¹³.

Peu à peu, Moscou perd prise sur le nationalisme azerbaïdjanais, dont la référence à "l'Azerbaïdjan du Sud" devient un registre de mobilisation en Transcaucasie. Il connaîtra une éphémère heure de gloire sous la présidence d'Ābulfāz Elčibāy (1992-1993), qui appellera les Turcs d'Iran à se joindre à la république d'Azerbaïdjan nouvellement indépendante.

Autour de la revue Varliq : une modalité nouvelle d'engagement nationaliste en Iran

Avec la révolution apparaît une forme nouvelle d'engagement en faveur des Turcs d'Iran. Elle est le fait d'un groupe d'individus rassemblés autour de la revue *Varliq* "Présence". Ils présentent une forte

¹² Rappelons que l'Armée rouge est alors lourdement engagée en Afghanistan.

¹³ *Programme du Front populaire d'Azerbaïdjan*, p. 9.

homogénéité sociale, malgré des différences d'âge notables. D'abord, ils ont fait des études secondaires, voire supérieures, et se sont orientés vers des carrières intellectuelles, libérales ou ont dirigé une entreprise. Ils sont installés à Téhéran, même s'ils sont majoritairement originaires de Tabriz. Ces purs produits de la classe moyenne éduquée sont bien intégrés dans la société iranienne et bénéficient des ressources nécessaires pour s'imposer comme des entrepreneurs de la cause azerbaïdjanaise sans dépendre des Soviétiques. En 1978, ils fondent à Téhéran l'*Anjoman-e Āzarbāyġān* "La Société d'Azerbaïdjan", espace de réflexion qui les conduit à se retrouver chez les uns et les autres pour des réunions régulières.

Leur principale initiative est la publication d'une revue trimestrielle, *Varliq*, dont le premier numéro sort en avril 1979. Cette revue culturelle bilingue en persan et en turc sera le principal support de leur action. Elle traite en premier lieu des langues et littératures turques d'Iran, de l'histoire des Turcs, des questions de linguistique contemporaine, mais aussi des problèmes culturels et de société intéressant les Turcs d'Iran. La grande spécificité de *Varliq* au sein des nombreuses autres revues et journaux nationalistes est son extrême longévité. Alors que la plupart d'entre eux disparaissent du fait de la censure ou de problèmes chroniques de financement, *Varliq* maintient une publication régulière depuis la révolution de 1979. Or les trois décennies qu'a dû affronter la revue n'ont pas été de tout repos : la répression qui a suivi la révolution, les années de guerre, les pénuries de papier, la vague de fermeture de journaux au début des années 2000 auraient pu en avoir eu raison. Mais tel n'a pas été le cas.

Une telle longévité s'explique par les multiples ressources dont dispose un membre éminent de la revue : Javād Hayāt¹⁴. Il l'a dirigée depuis ses débuts et il y assure la cohésion du groupe. Né en 1925, il vient d'une famille aristocratique. Son père était en charge de la Direction des affaires juridiques sous les Pahlavis. Après des études élémentaires et secondaires à Tabriz, il s'inscrit à la faculté de médecine de Téhéran, avant de rejoindre celle d'Istanbul, puis de Paris pour se spécialiser en cardiologie. De retour à Téhéran, il travaille à l'hôpital Hedayat, où il entame une brillante carrière médicale, réalisant la première opération à cœur ouvert effectuée en Iran. Il rédige plus de 80 articles en persan et une vingtaine en anglais et en français dans des revues médicales (Anon 2003). Après la révolution, il occupe des fonctions universitaires, devient professeur de chirurgie à l'Université libre et publie trois manuels de chirurgie. Il écrit aussi des livres sur l'histoire et la langue de l'Azerbaïdjan (1979a ; 1979b). En 1983, il participe à la première conférence d'études turques de l'Université d'Indiana aux États-Unis, où il fait une communication sur la langue et la littérature azérie avant et après la révolution (Hayāt 1983). En outre, il est

¹⁴ Hamid Notqī, qui lui aussi a été un des principaux contributeurs de la revue, a un parcours assez comparable à celui de Javād Hayāt.

le médecin personnel de 'Ali Khamene'i alors que ce dernier était président de la République¹⁵.

Cette rapide biographie indique que Javād Hayāt bénéficie d'un large capital, sous les diverses formes où l'entend Pierre Bourdieu. Grande figure de la communauté médicale iranienne, il est aussi reconnu à l'étranger par ses publications scientifiques, mais aussi à Ankara pour ses travaux en turcologie. Ce positionnement multiple lui assure un capital culturel incomparable par rapport aux autres membres de la revue. L'exercice de sa profession lui garantit de confortables revenus, qui viennent compléter la fortune familiale. Ce capital économique lui permet de financer une revue non rentable à la direction de laquelle il s'impose naturellement. La longévité de la revue est aussi due au capital social de Javād Hayāt, lié à son milieu familial et conforté pendant sa carrière médicale. Ses connections avec des membres de l'élite politique de la république islamique d'Iran ont permis à la revue de passer à travers les mailles de la censure, même pendant les périodes les plus répressives. L'histoire de *Varliq* est donc indissociable de celle de Javād Hayāt, dont il représente la figure centrale.

Grâce à leurs multiples ressources, les contributeurs de *Varliq* peuvent mener une stratégie autonome, totalement indépendante de l'URSS. Elle vise à la reconnaissance de droits pour les Turcs d'Iran, au nom de leur existence en tant que nation et de leur communauté de destin avec l'Iran révolutionnaire. D'abord il leur faut affirmer l'existence d'une nation, à partir d'une description méliorative et compréhensive des différentes composantes de l'identité turque, exercice auquel s'adonnent les figures intellectuelles gravitant autour de la revue. De nombreux ouvrages sont publiés en fonction de la spécialité de chacun : Hayāt s'intéresse à l'histoire des Turcs d'Iran, Mohammad 'Ali Ferzāneh publie une grammaire, ainsi que des contes traditionnels (1979a ; 1979b ; 1983) ; Hassan Mağidzādeh rédige un livre d'histoire (1980). Ensuite, il leur faut s'inscrire dans le registre légitime de l'engagement au moment de la révolution. Ceci a pour préalable la nécessité d'affirmer la communauté de destin avec l'Iran, tout en précisant la spécificité azerbaïdjanaise, comme l'annonce l'éditorial du premier numéro de *Varliq* :

Chaque peuple du monde a le droit historique et légal de préserver sa culture, son identité et sa langue nationales, quelle que soit la durée de ses liens historiques et culturels avec d'autres peuples à travers l'histoire. Le peuple d'Azerbaïdjan, avec les autres peuples vivant en Iran, a partagé un destin commun et contribué à créer une culture commune, mais a conservé une identité et un caractère national, et une langue maternelle (*Varliq* n° 1, 1979, p. 3).

Ensuite, il faut agréger cette communauté de destin à la geste révolutionnaire de l'époque. L'ancien régime, accusé de tous les maux, est aussi coupable d'avoir mené une politique de répression culturelle contre les

¹⁵ Information recueillie auprès de plusieurs sources, Téhéran, Paris, 2004-2005.

Turcs d'Iran. Pour Yashar, dans un article publié dans le premier numéro de *Varliq*, les « chauvinistes bourgeois-féodaux » du régime Pahlavi sont à l'origine d'une situation où :

Était interdite au peuple d'Azerbaïdjan une existence où il aurait pu faire usage de sa langue maternelle, de ses spécificités régionales, de sa conscience nationale et de sa culture (*ibid.*).

La révolution est donc censée porter en elle le renouveau de l'Azerbaïdjan. On retrouve la double nature du nationalisme azerbaïdjanais, à la fois combat contre le despotisme et la domination persane.

De là, il devient possible de revendiquer des droits pour les Turcs d'Iran. L'objectif est de peser dans le débat constitutionnel qui se prolonge jusqu'à la fin de l'année 1979. Aussi, dans le premier numéro de la revue, qui fait office de manifeste de l'*Anjoman-e Āzarbāyġān*, est demandée :

La reconnaissance de la langue et la culture nationales de l'Azerbaïdjan, la création d'écoles dès l'année prochaine et développement de moyens de communication en langue turque, ainsi que la reconnaissance de la langue maternelle dans les tribunaux et les administrations (*ibid.*).

Hamid Notqi précise les principales revendications dans la livraison suivante de la revue :

Jusqu'à la quatrième année de scolarisation, l'enseignement doit se faire dans la langue maternelle, ensuite en langue maternelle et en persan [...]. La radio, la télévision et l'ensemble des moyens de communication doivent servir au développement des cultures ethniques, locales et nationales (*Varliq* n°2, 1979, pp. 12-13).

Ces revendications-ci seront garanties par la nouvelle Constitution, principalement dans son article 15¹⁶.

La stratégie des contributeurs de *Varliq* apparaît totalement indépendante de Moscou, même si elle reste soumise à son influence idéologique. Elle marque une autonomisation de la cause azerbaïdjanaise par rapport à la tutelle soviétique et l'apparition de formes nouvelles d'engagement nationaliste en Iran.

Conclusion

Au XX^e siècle, l'URSS instrumentalise l'identité azerbaïdjanaise pour étendre son influence en Iran grâce au relais de la RSS d'Azerbaïdjan. Moscou s'appuie sur deux méthodes : la conception et la diffusion d'une propagande nationaliste en Iran, inspirée par la RSS d'Azerbaïdjan, et le parrainage d'acteurs politiques, parfois nouvellement versés dans la cause

¹⁶ L'article 15 stipule que « l'usage de langues locales ou tribales dans la presse et les moyens de communication de masse, ainsi que pour l'enseignement de la littérature de ces langues dans les écoles est autorisée à côté du persan ». Les mesures concernant l'enseignement et la diffusion des langues locales n'ont cependant jamais été mises en œuvre en Iran.

azerbaïdjanaise. Cette diffusion de règles et de ressources, en reconfigurant les propriétés structurelles de l'espace social, transforme les modalités de l'engagement à lutter contre la domination des champs intellectuel et politique par le nationalisme iranien. Moscou est à même d'exercer une influence décisive en mettant en place un gouvernement autonome en Azerbaïdjan iranien pendant la Seconde Guerre mondiale. Dans les décennies qui suivent, de telles occasions ne se représenteront plus, malgré la mise en forme symbolique et matérielle du nationalisme azerbaïdjanais par les institutions soviétiques. En Iran émergent des "entrepreneurs de cause" qui ont moins besoin de l'aide de Moscou. En RSS d'Azerbaïdjan, le discours sur "l'Azerbaïdjan du Sud" est capté par des intellectuels dissidents. La dislocation de l'URSS ne fera qu'entériner ce processus. Cependant, la politique soviétique laisse des traces. Outre les ressources qui ont permis à des "entrepreneurs de cause" de se lancer dans le nationalisme azerbaïdjanais, les Soviétiques ont apporté des règles quant à la conception de la nationalité. Celles-ci impriment toujours leur marque sur le nationalisme azerbaïdjanais, dont les discours et les pratiques restent encore empreints de références à "l'Azerbaïdjan du Sud". Finalement, le legs de la politique soviétique des nationalités ne se limite pas aux anciennes républiques (Roy 1997), mais s'étend au-delà des frontières de l'Union pour toucher l'Iran.

Bibliographie

ABRAHAMIAN Ervand

1970 « Communism and Communalism in Iran: The Tudah and the Firqah-i Dimokrat », *International Journal of Middle East Studies* vol. 1 n° 4, pp. 291-316.

— 1982 *Iran Between Two Revolutions*, Princeton, Princeton University Press.

AKPINAR Yavuz

1994 *Azeri Edebiyati Araştırmaları*, Istanbul, Dergah.

ANON

2003 « Iranian Pioneers in Heart Surgery », *Heart News* vol. 1 n° 2 [Téhéran, Tehran Heart Center].

ATABAKI Touraj

2000 *Azerbaijan. Ethnicity and the Struggle for Power in Iran*, Londres, I. B. Tauris.

BENNIGSEN Alexandre & Chantal LEMERCIER-QUELQUEJAY

1964 *La presse et le mouvement national chez les musulmans de Russie avant 1920*, Paris, Mouton.

BERENGIAN Sakina

1988 *Azeri and Persian Literary Works in Twentieth Century Iranian Azerbaijan*, Berlin, Klaus Schwarz Verlag.

BINDER Leonard

1999 « The international dimensions of ethnic conflict in the Middle East », in Leonard BINDER (ed.), *Ethnic Conflict and International Politics in The Middle East*, Gainesville, University Press of Florida, pp. 1-40.

BOZARSLAN Hamit

1997 *La question kurde. États et minorités au Moyen-Orient*, Paris, Presses de Sciences Po.

CHAQUERI Cosroe

2001 *The Russo-Caucasian Origins of the Iranian Left. Social Democracy in Modern Iran*, Richmond, Curzon.

DIGARD Jean-Pierre, Bernard HOURCADE & Yann RICHARD

1996 *L'Iran au XX^e siècle*, Paris, Fayard.

FERZĀNEH Mohammad 'Ali

1979a *Mabāni-ye Dastur-e Zabān-e Āzārbāyğān*, Téhéran.

— 1979b *Kitāb-e Dādā Qorqut*, Téhéran.

— 1983 *Bayatilar*, Téhéran.

GIDDEENS Anthony

2005 [1984] *La constitution de la société*, Paris, PUF.

HASANLI Jamil

2006 *At the Dawn of the Cold War: The Soviet-American Crisis over Iranian Azerbaijan, 1941-1946*, Lanham, Rowman & Littlefield.

HAYĀT Javād

1979a *Āzārbāyğān Ādābiyat Tārḥine Bir Bakis*, Téhéran, Varliq.

— 1979b *Tārīḥiçe-ye Torki-ye Azeri*, Téhéran, Varliq.

— 1983 « Regression of Azeri Language and Literature under the Oppressive Period of Pahlavi and Its Renaissance after The Islamic Revolution », *First International Conference of Turkic Studies*, Bloomington, Indiana, unpublished.

JAFFRELOT Christophe

2006 « Pour une théorie du nationalisme », in Alain DIECKHOFF & Christophe JAFFRELOT (dir.), *Repenser le nationalisme*, Paris, Presses de Sciences Po, pp. 29-103.

KAZIMZADĀ Aydin

2003 *Azərbayğan Kinosu*, Bakou, Azərbaycan Respublikası Medeniyyət Nazirliyi, 2 vol.

LENCZOWSKI George

1949 *Russia and the West in Iran, 1918-1948. A Study in Big-Power Rivalry*, Ithaca, Cornell University Press.

MAGIDZĀDEH Hassan

1980 *Turki Terāneler*, Téhéran, Donyā.

NISSMAN David

1984 « The origin and development of the literature of longing in Azerbaijan », *Journal of Turkish Studies* vol. 8, pp. 197-207.

— 1987 *The Soviet Union and Iranian Azerbaijan. The Use of Nationalism for Political Penetration*, Boulder, Westview Press.

RIAUX Gilles

2008 « The Formative Years of Azerbaijani Nationalism in Post Revolutionary Iran », *Central Asian Survey* vol. 27 n° 1, pp. 45-58.

RIF Mohammad

1967 *Āzarbāyğān Sovet Ādābiyati Tārihi*, Bakou, Elmlerr Akademiyasi Neşriyati.

ROY Olivier

1997 *La nouvelle Asie centrale ou la fabrication des nations*, Paris, Seuil.

ŞĀDEQ Hoseyn

1979 *Govsi Tabrizi*, Téhéran.

— 1980 *Kiçik Şa'irler*, Téhéran.

— 1981 *Baku Levhālari*, Téhéran.

— 1982 *Güneşli Vətən Yadāştlari*, Téhéran.

SICKER Martin

1988 *The Bear and the Lion*, New York, Praeger.

SUMBATZADĀ A.

1987 *Azerbajdzanskaâ istoriografiâ XIX-XX vekov*, Bakou, Elm.

SWIETOCHOWSKI Tadeusz

1995 *Russia and Azerbaijan: A Borderland in Transition*, New York, Columbia University Press.

TAHIRZADĀ Ādalāt

2003 *Qurtuluş vâ Butovluk Yolu*, Bakou, Elçibey Kitabhanasi Neşriyyati.

TER MINASSIAN Taline

1997 *Colporteurs du Komintern. L'Union soviétique et les minorités au Moyen-Orient*, Paris, Presses de Sciences po.

ZEHTABI Mohammad

1979 *Iran Turkçesinin Sarfi*, Téhéran, Aramağan.

— 1980 *Vayganli Adem*, Tabriz.

— 1981 *Ana Dilimizi Neçe Yazak?*, Téhéran Aramağan.

Résumé

Cet article analyse les modalités de l'engagement dans le nationalisme azerbaïdjanais en Iran pour rendre compte de sa progressive autonomisation de la tutelle soviétique. Pendant la Seconde Guerre mondiale, l'Union soviétique, relayée par la RSS d'Azerbaïdjan, met en place une propagande nationaliste en Azerbaïdjan iranien et soutient des acteurs politiques locaux. Par cette politique se diffusent des règles et des ressources qui, en reconfigurant les propriétés structurelles, transforment les modalités de l'engagement à lutter contre le nationalisme iranien. Dans les décennies suivantes, malgré la mise en forme symbolique et matérielle du nationalisme azerbaïdjanais par les institutions soviétiques, l'Union soviétique n'est plus en mesure d'exercer une telle influence. Ceci permet à la cause azerbaïdjanaise de s'autonomiser de la tutelle soviétique, avec l'émergence d'entrepreneurs de cause qui ont moins besoin de l'aide de Moscou en Iran et la captation par les intellectuels dissidents du discours sur "l'Azerbaïdjan du Sud" en RSS d'Azerbaïdjan.

Abstract*Nationalist Mobilizations in Iranian Azerbaijan: From Soviet Tutelage to Progressive Autonomization*

This article examines the commitment to Azerbaijani nationalism in Iran to demonstrate its progressive autonomization from Soviet tutelage. During the Second World War, the Azerbaijan SSR, backed by Moscow, developed a nationalist propaganda in Iranian Azerbaijan and provided support to local political actors. This policy has given birth to rules and resources, which, while reconfiguring structural relations, have led to a transformation in the forms of commitment against Iranian nationalism. However, in the following decades, in spite of the fact that the Soviet institutions in Baku designed both symbolically and concretely the Azerbaijani nation, the Soviet Union did not get the opportunity to strongly influence the Iranian situation anymore. This helps to understand how the Azerbaijani movement had gained autonomy from Soviet tutelage through two processes: the emergence of new nationalist actors in Iran who rely less on Soviet backing, and the appropriation of the “South Azerbaijan” discourse by intellectual dissidents in the Azerbaijani SSR.

Mots-clés : nationalisme, ethnicité, mobilisation, Iran, Azerbaïdjan, URSS.

Keywords: nationalism, ethnicity, mobilisation, Iran, Azerbaijan, USSR.